Porquiè la Fanchette aô serget sè rémaryiè : (patois du Gros-de-Vaud)

Autor(en): **Chambaz, Octave**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **40 (1902)**

Heft 14

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-199292

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

J'ai trouvé, là aussi, matière à observation. Se doute-t-on toujours des dessous de notre société brillante, laquelle, comme les jolies femmes, aime à sauver au moins les apparences? Que de misère, mon Dieu! On reste étonné lorsqu'on se donne la peine d'aller au fond des choses.

Ainsi, tenez, je vis entrer, un jour, une femme âgée chez « ma tante ». Elle s'écroula sur un banc, dans l'attitude humble et résignée de tous les naufragés de la vie. Elle offrait un instrument sur lequel on consentait à lui prêter une modique somme.

Et comme l'employé éprouvait quelques doutes, il demanda, étonné de voir un tel instrument en de si vieilles mains :

— Cet objet est bien à vous, je suppose?

La femme eut un geste indigné.

— Certainement!... Il est à ma fille, nous vivons ensemble.

Obligée de donner son nom, elle hésita, puis donna son nom de fille, dans la honte de se voir inscrite dans ce maudit registre, préférant, la pauvre femme, dans son trouble, s'entendre dire — Mademoiselle — vivant avec sa fille, plutôt que de livrer son véritable état civil. Et toute cette comédie pour quelques francs.

Entre une autre dame qui se trouble en voyant une connaissance. Elles s'abordent, cependant, comme deux personnes que le même malheur rapproche.

Et tandis que l'employé remplit un formulaire, j'entends le dialogue suivant. La vieille dame fait le poing en disant, tout bas, à son interlocutrice :

— Si vous saviez ce que je suis colère! — Voilà la troisième fois que je viens ici pour un maudit pensionnaire qui n'a jamais un sou. Et il faut que je lui fasse ses détestables commissions :

— Pourquoi le faites-vous?

— Sans doute, je suis bien trop bonne; je cours le risque de rencontrer ici des connaissances, qui penseront toutes sortes de choses qui ne sont pas.

— C'est fort ennuyeux, en effet!

— Aussi, c'est la dernière fois que je le fais... Et pensez qu'on avait l'air de me prendre pour une voleuse, en me demandant si cet objet m'appartenait... C'est ça qui est humiliant!

— Ma foi oui... Voyez-vous, ma chère dame, chacun a ses petits ennuis; moi, je viens retirer des choses qu'on m'a volées, il y a quelque temps; après les avoir cherchées partout, j'ai appris qu'elles étaient ici... Pensez donc, si l'on peut...

La vieille dame s'en alla, comme elle était venue, affaissée dans son châle de vieille pauvre, heureuse, au fond, d'avoir excusé sa présence aux yeux de l'autre. Et, en regagnant son logis, elle pensait, non sans une pointe de méchanceté :

— ... Ici, cette dame-là!... Et ça ne vous salue même pas en rue! C'est ça qui va lui rabattre sa fierté!... Heureusement qu'elle ne se doute pas que j'y suis venue pour moi!...

CH.-GAB. MARGOT.

Porquiè la Fanchette aô sergent sè rémaryiè.

(Patois du Gros-de-Vaud.)

Ai-vo oyu dere que la Fanchette aô sergent volhiavè sè rémariâ? et avoué lo tambou, onco. Paret que lè veré. L'hussié a terî l'orolhie à mon bouébo, stu matin, quand lè z'a peindu, po que s'in rassovîgnè. Yin cognaisso cauquiès z'on que volhian avaî daô mau dè s'in ravaî, dè cliaque.

Assebin, coui l'araî sondzî? La Fanchette que seimblyavè tant désolayie, l'aôton passâ, quand lo sergent est moo; que ne botsivè pas dè tschurlâ dzor et né, qu'on l'oïessaî du dézo laô fenîtrè, et qu'à l'avi que vayaî cauquon saillyessaî vito son motschaô dè catsette po sè panâ lè ge et fasaî in sè lameintin: Aeh! mon Vito, mon pourro Vito! S'pîre lo bon Diu m'avaî fé la charitâ dè mè prindre avoué lî!

Et cein que l'a répondu à Féli dè la Craî (on vîlhou volet, avoué coui lè zua aô catsimo, et que la guegnivè bin prau din cî teimps) — et çosse ne l'aî a pas mé dè quinzè dzo — que coudessaî dinche l'ai dere po la réviquolâ: « Fanchette, faut té fére ona rézon, n'a pas pliorâ d'on répé à n'on'autro. Te vaô tè bourlâ lou fédzo. Saret tristo à te n'âdze, quand on a kazu adi totè sè deints... Allein! tè faut réprindre coradzo!... Pu, te sâ, on a z'âo zu vu d'aî z'hommo... et d'aî fennès, dè cinquant'ans et mé (la Fanchette approûtsè d'aî soissantè) férè onco babelyî lo menistre!... Mîmamein...?»

— Te possibly'aô mondo, Fêli, quié dis-tou quie? Sté plyé, kais'tè!... Te ne paô pas savaî cein que lè, tè... On'hommo quemin lo sergent!... jamé, na, jamé ne porî... Ah! ouais!... Aô bin fudraî... Ah! na... Aeh! se Vito no z'oïessaî?... Pu s'îrè rémesse à plyorâ quemin on'infant.

Cein que m'ébayiè lou mé lè que volhiè lo tambou. On carnassier dè vévo qu'a bourlâ sa fenna à petit fû (se l'in a vu la pourra Lisette! et que daî sè trovâ ben'irausa, ora, aô cemetiro, dè ne plye rin oûrè). Preindrè lo tambou!? Ona tsaropa, on mînna-mor, qu'a atan dè dévallès qu'on tsin dè pudzès et que n'a rin dè bon que lo pétro et la lingua, so dit sa ballachéra que ne paô ni le vaire ni le cheintre. Qu'a doû frâre aô chalvei, ona chéra à la tserdze dè la kemouna, et (hélas! mon Diu, lè pourro bouébo ne savan pas quiè l'aî férè) ona beinda d'infants qu'an ti meilliaô appétit lè z'on que lè z'autro.

Na, ne comprignô pas la Fanchette, et l'a daô bounheu dè n'îtrè plyequa dzouvena (oï, ma faî!) sin quiet fudraî preindrè d'aî z'ourclyiè et l'aî lévâ sa roba. Li, qu'a êtâ felhie soletta, qu'avaî praî lo sergent damachein que l'êtaî on valet tot solet assebin, que n'a jamé nion zu panâ que sa pouponna, qua on dominnou franc et què dè bouna mézon... pouaî s'acouquelhî avoué clya cassibraillie?!... Lè bré mè tsizan, vaîdè-vo! Octave CHAMBAZ.

(La fin deçando que vint.)

Encore les décorations.

Le soldat Grognuz vient d'écrire au Département militaire fédéral la lettre suivante :

« Je suis titulaire d'une plaque sur laquelle on lit: *Commissionnaire autorisé*. J'aime à croire qu'elle ne rentre pas dans la catégorie des distinctions visée par votre circulaire, non plus que le grand cordon que je tirais lorsque j'étais concierge à Paris.

» J'ai obtenu, en outre, une médaille de sauvetage pour avoir arrêté un cheval-vapeur emporté dans le détroit de Gibraltar. Ne voulant pas susciter des difficultés diplomatiques à mon pays en retournant cet ordre de chevalerie à la reine Victoria — qui est, du reste, décédée dès lors — je préfère vous envoyer ma démission de fantassin à la 4 du 8, et vous annoncer que je rentre désormais dans la vie civile.

» Vous pourrez donc faire ramasser mes frusques militaires à mon domicile.

» Croyez que ce n'est pas sans regrets que je quitte cette belle infanterie où j'ai fait toute ma carrière et où j'aurais pu obtenir tous mes grades, si mes supérieurs n'avaient pas nui à mon avancement. »

Pour copie conforme. Z.

Vie errante.

C'est peut-être une faiblesse, mais ces grandes guimbardes de couleur criarde, peintes en bleu, en jaune, en vert, percées de petites fenêtres, où bohémiens et saltimbanques passent leur vie, exercent sur moi une mystérieuse attraction. En les suivant des yeux, je me prends parfois à envier cette vie errante, mais *libre* et dont le plus grand avantage est de laisser une large part à l'imprévu.

Notre civilisation est trop étroite; à chaque pas on s'y heurte à quelque loi, quelque respect des convenances, sans compter cette herbe folle qui de plus en plus envahit tout et qu'on appelle les impôts. Dans ma roulotte, car j'ai vite fait d'en posséder une en imagination, je suis un véritable autocrate. Au fond, la chambre à coucher; à l'entrée, le salon sur la porte duquel on reçoit les visites: faute de chaises, asseyez-vous sur le marchepied. Ce marchepied vaut à lui seul son pesant d'or; à l'approche de quelque visage ami, vite on le baisse, mais si la visite est importune, plus vite encore on le relève et cela signifie mieux que ne saurait le faire la servante la mieux stylée, le mensonge conventionnel : « Madame est sortie ». Entre l'alcôve et le salon, la pièce utile, cuisine et salle à manger tout à la fois, où je fais cuire, dans le plus profond mystère, quelque poule, salaire de mes dires de bonne aventure, ou des carottes, chapardées au bord d'un champ. Par exemple, ça manque de grenier; quant à la cave, une caisse maintenue par une corde sous la voiture la remplace.

Nous voilà prêts pour le départ. Où aller? nord ou sud, est ou ouest? Je m'en rapporte à mon cheval, un petit roux au poil hirsute qui ne se trompera pas, lui. Il ira là où le soleil est le plus gai, les prés les plus embaumés, et il évitera les gendarmes, car la maréchaussée a, pour nous autres ambulants, je le constate les yeux humides, une sympathie très limitée. A chaque rencontre, c'est un rude : « Vos papiers? d'où venez-vous? vos moyens d'existence? »

— Mes moyens d'existence? mais, mon cher Pandore, ils me sont tous bons, pourvu qu'ils unissent à peu de travail, beaucoup de profits. Dire la bonne aventure, égayer d'une chanson les rondes villageoises, découvrir les sources et recouvrir les plaies, pousser même quelquefois le mépris de la fatigue jusqu'à escamoter des œufs et des mouchoirs. N'en voilà-t-il pas plus qu'il n'en faut pour justifier mon droit de vivre, ô gendarme sévère qui, toi-même, n'es heureux que lorsque tu respires la poussière des grandes routes! Et n'est-ce pas délicieux de pouvoir dire comme le disait Sosie à son Sosie : « Mon sort est d'être homme et de parler; je suis maître ou valet, comme il me prend envie; et mes pas me conduisent où j'ai dessein d'aller? » Quand je dis mes pas, c'est une métaphore, c'est ceux de mon cheval qu'il faudrait dire.

ELÉONORE BICHELER.

N'y touchez pas!

Aujourd'hui, tout est à l'électricité et ce n'est pas sans raisons que tant de gens se plaignent que nous vivons trop rapidement. Que voulez-vous, il faut courir avec son temps, et puisque c'est maintenant l'électricité qui commande, soumettons-nous. Mais, comme il est toujours bon de savoir à qui on a affaire, voici quelques renseignements bons à rappeler :

Au cours d'une intéressante conférence faite à Londres, dit le *Petit Parisien*, M. A.-P. Trotter, ingénieur-conseil du Board of Trade, dont les fonctions consistent principalement à inspecter les installations électriques urbaines des tramways du Royaume-Uni, a donné de très